

INTRODUCTION

Dans la lettre, considérée comme un substitut de la parole, les mots sont par essence une adresse. Écriture, le genre épistolaire « est fait de silence, mais il s'agit d'une écriture adressée » qui a pour fonction typique « de suppléer à la présence et à l'oralité¹ ». Elle permet alors à la scriptrice, au scripteur, de se confier, d'établir des liens ou d'en maintenir par-delà la séparation, de poursuivre un dialogue ou d'avancer des thèses pouvant convaincre ou nourrir un débat. Il n'en va pas autrement *a priori* des mots posés pour un livre à venir. Lorsqu'on écrit un texte pour diffusion, avec une intention « de communication² » au sens large du mot, on s'adresse, du moins indirectement, « en voulant susciter une réponse, entrer en relation, avoir un effet sur certaines personnes, sur certaines situations³ ». Le philosophe Jacques Derrida, on s'en souviendra, s'est montré très attentif à l'écriture et à la question de sa destination⁴, soit au rapport entre une lettre ouverte et une publication⁵. Pour sa part, Antonin Artaud, écrivain et théoricien du théâtre de la première moitié du *xx^e* siècle, concevait tout texte comme « une adresse, et une

1. Sophie Guermès, « Éclats de voix », dans Soundouss El Kettani et Geneviève De Viveiros (dir.), *Au courant de la plume. Zola et l'épistolaire*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2018, p. 135.

2. Vincent Kaufmann, *Le livre et ses adresses. Mallarmé, Ponge, Valéry, Blanchot*, Paris, Klincksieck, 1986, p. 7.

3. Jean-Luc Moriceau et Richard Soparnot, « S'adresser. Présentation », dans Jean-Luc Moriceau et Richard Soparnot (dir.), *Recherche qualitative en sciences sociales. S'exposer, cheminer, réfléchir ou l'art de composer sa méthode*, Caen, EMS, 2019, p. 303.

4. Jacques Derrida, *La carte postale. De Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Flammarion, 1980.

5. « Toute écriture publique, tout texte ouvert est aussi offert comme la surface exhibée, non privée, d'une lettre ouverte », Jacques Derrida, *Ulysse gramophone. Deux mots pour Joyce*, Paris, Galilée, 1987, p. 63.

adresse de violence⁶». La philosophe et écrivaine Simone de Beauvoir ne s'adressait-elle pas au public quand, avec ses mémoires⁷, elle a elle-même donné à mieux connaître sa vie et son œuvre? Quant à Marguerite Duras, dont « toute l'œuvre parle, et de façon de plus en plus centrale et explicite au fil du temps, de la *solitude de l'écriture* “sans quoi l'écrit ne se produit pas” », elle aurait pensé l'adresse comme un détour, une « transaction à risque », « permet[tant] au je de s'énoncer⁸ ».

Qu'en est-il des femmes de lettres et intellectuelles en France aujourd'hui, celles arrivées sur la scène après, ou bien après, Simone de Beauvoir et Marguerite Duras? Si l'écriture a « vocation d'adresse⁹ » chez des écrivains comme Pierre Michon et Pierre Bergounioux, on peut se demander – et souhaiter savoir – si les écrivaines ont parfois le projet, ou si elles ont elles-mêmes le sentiment, d'écrire « dans l'ivresse de l'adresse¹⁰ ». À qui ou pour qui écrivent-elles, dans ce cas? Compte tenu en outre de la vieille association entre femmes et correspondances¹¹, certaines autrices et éditrices pensent-elles entretenir avec l'écriture adressée, quelle qu'elle soit, une relation toute particulière? À l'ère du numérique où les courriers se font rares, que *peut* ou que *fait*, d'après elles, un livre dont le texte prend la forme d'une lettre, exploite des correspondances réelles, ou interpelle la lectrice¹² pour s'inscrire dans

6. Serge Margel, *Aliénation. Antonin Artaud, les généalogies hybrides*, Paris, Galilée, 2008, p. 13.

7. Comme nous le rappelle le site des éditions Gallimard, quatre volumes ont paru de 1958 à 1972 : *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *La force de l'âge*, *La force des choses* et *Tout compte fait*.

8. Christine Planté, « “Je vous écris, j'écris”. Sur quelques lettres dans les récits », dans Claude Burgelin et Pierre de Gaulmyn (dir.), *Lire Duras*, Presses universitaires de Lyon, 2001, p. 153. En italique dans le texte.

9. Dominique Viart, « Filiations littéraires », *Écritures contemporaines 2*, Paris, Lettres modernes Minard, 1999, p. 137. Voir : Dominique Viart, « La littérature comme relation. *De la tour d'ivoire à la tour de guet* », dans Olivier Bessard Banquy (dir.), *Splendeurs et misères de la littérature*, Paris, Armand Colin, 2022, p. 441-452.

10. Johan Faerber, « Écrire : verbe transitif », dans Wolfgang Asholt et Marc Dambre (dir.), *Un retour des normes romanesques*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2010, p. 22.

11. Depuis La Bruyère jusqu'à Barbey d'Aurevilly, « un consensus critique s'est accordé à penser que le génie féminin [...] était fait pour s'épanouir dans l'élégant désordre de la lettre », comme Brigitte Diaz le rappelle dans sa préface à *L'épistolaire au féminin*, Presses universitaires de Caen, 2007, p. 7. Il ne s'agira pas ici de revisiter l'imaginaire de cette pensée. Voir : Christine Planté (dir.), *L'épistolaire un genre féminin?*, Paris, Champion, 1998 ; Benoît Melançon et Pierre Popovic (dir.), *Les femmes de lettres. Écriture féminine ou spécificité générique?*, Presses de l'Université de Montréal, 1994.

12. Dans cette préface, nous utilisons la forme féminine pour désigner tous les lecteurs, quelles que soient leur orientation sexuelle, leur identité et leur expression de

un mode tout au moins vaguement épistolaire? Qu'y a-t-il dans le geste d'écrire (à l'aide) des lettres qui peut leur convenir? Comment et pour quelles fins sont-elles amenées à s'adresser, ou à imaginer leurs substituts narratifs, sujets écrivains ou personnages adressant une lettre?

Inspiré par certains dits et écrits de femmes laissant deviner une préoccupation avec la question de l'adresse, notre projet d'interviews, réalisé entre 2016 et 2019, a eu pour visée d'amener différentes écrivaines et intellectuelles à penser (plus en profondeur) leur rapport à l'écriture (épistolaire). Nous avons voulu mieux comprendre leur démarche d'écriture ou d'édition scientifique (selon le cas) en lien avec les lettres envisagées de façons diverses: parfois, au sens ancien de belles-lettres, comme énoncés destinés au public ou à des personnes nommées, parfois aussi comme traces matérielles, documents ou objets historiques. Ce volume réunit les entretiens avec quinze femmes *de lettres* qui ont accepté notre invitation à parler de leurs projets dans cette perspective.

En tête du dossier, nous avons choisi de faire figurer notre entretien avec ARLETTE FARGE, spécialiste du XVIII^e siècle, s'intéressant entre autres à l'histoire des femmes¹³, qui, pour mettre à jour des « vies oubliées¹⁴ », travaille à partir de vieilles lettres entre autres documents conservés dans les archives judiciaires. À cette grande historienne nous devons un ouvrage devenu référence dont le titre *Le goût de l'archive*¹⁵ a inspiré celui du présent recueil d'entretiens. Nous lui devons par ailleurs un ouvrage important, publié en collaboration avec Michel Foucault, sur ces écrits particuliers que sont les lettres de cachet¹⁶ ainsi qu'un petit livre de lettres « adressées à des personnes fictives – ou presque¹⁷ ».

genre. C'est au moment de relire le manuscrit de ce livre (nous tenons à le préciser) que nous avons modifié dans ce sens les questions pour les autrices.

13. Consulter, par exemple: Arlette Farge et Christiane Klapisch-Zuber (dir.), *Madame ou Mademoiselle? Itinéraires de la solitude féminine, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Arthaud-Montalba, 1984; Natalie Zemon Davis et Arlette Farge (dir.), *L'histoire des femmes en Occident*, tome 3: *XVI^e-XVIII^e siècle* (tous les cinq volumes sous la direction de Georges Duby et Michelle Perrot), Paris, Plon, 1991.

14. Arlette Farge, *Vies oubliées. Au cœur du XVIII^e siècle*, Paris, La Découverte, « À la source », 2019.

15. Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989.

16. Arlette Farge et Michel Foucault, *Le désordre des familles. Lettres de cachet des archives de la Bastille au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard-Juliard, 1982; Gallimard, « Folio histoire », 2014.

17. Présentation du livre par l'éditeur: <https://www.editionsdusonneur.com/livre/il-me-faut-te-dire/>. Arlette Farge, *Il me faut te dire*, Paris, Éditions du Sonneur, « Ce que la vie signifie pour moi », 2017.

L'interview avec ANNIE ERNAUX devenue le 6 octobre 2022, donc depuis notre rencontre, la première Française à remporter le prix Nobel de littérature, suit directement celle avec Farge pour la principale raison suivante. Afin de définir pour nous la façon dont il lui arrive de se servir de certains papiers privés pour un livre, elle rapproche sa démarche de celle d'historienne. C'est avec *La place*, on s'en souviendra, qu'Ernaux « s'est détachée de la fiction pour creuser les possibilités de dire l'expérience et le réel¹⁸ ». Dans ses textes autosociobiographiques *La place*¹⁹, *Une femme*²⁰ et *La honte*²¹, par exemple, elle explore sa vie, celle de ses parents, et le milieu dans lequel elle a grandi. C'est en revanche avec *Mémoire de fille*²² que, pour la première fois en écrivant, la lauréate Nobel fait un usage important de lettres réelles : des lettres qu'elle a elle-même écrites et que sa correspondante lui a rapportées en 2010. Plusieurs questions pour Ernaux tournent alors autour de ce livre. Suit ensuite le texte de notre conversation avec MICHÈLE LESBRE dans lequel l'écrivaine laisse entendre son admiration pour les travaux de Farge et son goût pour certaines (vieilles) missives. Avec *Chère brigande*²³, petit livre qui retiendra particulièrement notre attention ici, elle donne à lire une « vraie lettre », un texte personnel mais public où, tout en puisant chez sa destinataire nommée la force de croire encore aux utopies, elle fait comprendre son désenchantement dans un monde où les inégalités sévissent. C'est ainsi que, pour les interviewées dont les propos figurent ici en premier lieu, la lettre est un objet, une trace écrite qui fascine, mais aussi un dispositif d'adresse, parfois d'expression personnelle.

À MARYLINE DESBIOLLES, dont « le trajet d'écriture ne se nourrit pas seulement de l'art mais procède depuis l'art²⁴ » au sens large du terme (la peinture, la sculpture, la musique, la photographie, éventuellement l'art épistolaire), nous devons non seulement des écrits sur

18. Page « Accueil » du site internet « Annie Ernaux », conçu et développé par Élise Hugueny-Léger et Lyn Thomas. <https://www.annie-ernaux.org/22-2>

19. Annie Ernaux, *La place*, Paris, Gallimard, 1983.

20. Annie Ernaux, *Une femme*, Paris, Gallimard, 1988.

21. Annie Ernaux, *La honte*, Paris, Gallimard, 1996.

22. Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, Paris, Gallimard, 2016.

23. Michèle Lesbre, *Chère brigande. Lettre à Marion du Faouët*, Paris, Sabine Wespieser, 2017.

24. Johan Faerber, « Sage comme une image? », *Diacritik*, 22 janvier 2019. <https://diacritik.com/2019/01/22/sage-comme-une-image-de-pacome-thiellement-a-pierre-alferi-festival-enjeux-contemporains-12/>

Rodin et Vallotton mais aussi, avec *Le beau temps*²⁵, un texte adressé au compositeur Maurice Jaubert dont elle a pu lire les lettres privées. Dans son entretien avec nous ici reproduit, Desbiolles affirme la fascination qu'ont exercée (qu'exercent encore) sur elle les correspondances venues d'une autre époque, celles surtout de ce musicien né en 1900. Lui importent aussi les cartes postales échangées avec des proches et les lettres reçues par la poste de ses lectrices et lecteurs. Quand elle en envoie elle-même, elle se plaît à coller au papier des petits riens extraits de sa journée comme, dit-elle, «un bout de thym cueilli lors d'une promenade». LEÏLA SEBBAR a, elle aussi, à son tour, un goût prononcé pour la (correspondance par) carte postale, ce qu'elle précise pour nous et ce dont témoigne entre autres *Lettre à mon père*²⁶, texte récent dans lequel elle s'adresse à son père disparu. Pour cette écrivaine s'intéressant à l'histoire coloniale, aux souvenirs d'enfance, à l'exil et au «couple Algérie-France²⁷», les correspondances et les cartes postales sont de précieuses sources écrites et iconographiques, susceptibles par surcroît de figurer visuellement dans ses autobiographies collectives et ses albums avec photos. En revanche, pour LYDIA FLEM, écrivaine, psychanalyste et photographe, autrice de *Journal implicite. Photographies 2008-2013*²⁸, les objets de correspondance font plutôt la matière de ses propres compositions photographiques. Ils sont aussi, parfois, le point de départ d'un texte. C'est le cas, selon Flem, des lettres d'amour découvertes en vidant le grenier de la maison familiale. Effleurer les enveloppes et les feuilles de papier sur lesquelles ses parents avaient écrit, lui aurait donné l'impression de retrouver quelque chose de leur présence tout en lui permettant par ailleurs de rédiger *Lettres d'amour en héritage*²⁹. Quant aux serviettes en papier collectionnées par sa mère – petits carrés griffonnés se présentant comme des lettres, des pense-bêtes, des billets –, leur découverte par Flem aurait été le déclencheur de l'écriture de *Comment*

25. Maryline Desbiolles, *Le beau temps*, Paris, Seuil, 2015.

26. Leïla Sebbar, *Lettre à mon père*, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu autour, «D'un lieu l'autre», 2021.

27. Leïla Sebbar, *Voyage en Algéries autour de ma chambre. Abécédaire*, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu autour, «D'un regard l'autre», 2008, quatrième de couverture.

28. Lydia Flem, *Journal implicite. Photographies 2008-2013*, Paris, éd. Maison européenne de la Photographie/La Martinière, 2013.

29. Lydia Flem, *Lettres d'amour en héritage*, Paris, Seuil, «La librairie du XXI^e siècle», 2006.

*j'ai vidé la maison de mes parents*³⁰. Pareillement, les correspondances recherchées, trouvées et lues par l'écrivaine HÉLÈNE GESTERN, celles notamment du poète d'origine arménienne Armen Lubin, l'ont décidée à écrire : une biographie. Pour cette autrice familière des archives, chercheuse spécialisée dans les écrits autobiographiques, qui a par ailleurs signé plusieurs livres où sont évoqués lettres intimes et papiers privés, il y a quelque chose de bouleversant dans la trace manuscrite qui incite à ne pas la laisser sans écho.

Les interviews littéraires réunies ensuite, sous le titre « Écriture adressée, modes d'adresse », tournent davantage autour de ce que la critique a pu considérer comme la force d'interpellation de la littérature des dernières décennies – ou de toute une part de cette littérature. Nous voulions savoir ce que pensent nos interviewées, elles, du « *désir d'adresse*³¹ » qui caractériserait non plus seulement la lettre privée, envisagée comme objet et support de correspondance, mais aussi, dans leur cas, le texte littéraire, destiné à être publié. Ainsi, dans l'entretien avec lequel elle inaugure notre deuxième partie, CHRISTINE MONTALBETTI, autrice tout dernièrement de *Mon ancêtre Poisson, Ce que c'est qu'une existence, Romans américains* et *Le relais des amis*³², cherche à nous expliquer son recours habituel à l'adresse en écrivant. Cette autrice pour qui, dit-elle, il ne peut y avoir de littérature qu'adressée, se serait longtemps posé la question des liens entre l'écriture et l'absence. Elle se serait demandé si en s'adressant à autrui, à des absents au moment où elle écrit, parfois aussi à un de ses personnages, elle « ne cherchai[t] pas à travailler pour que toutes les absences ne soient pas tristes ; qu'il y ait aussi des absences heureuses, et même dynamisantes ». Écrivaine et grande lectrice de correspondances, LINDA LÊ, autrice entre autres de « lettres à des familiers morts [...] ou à jamais confinées dans le non-être³³ » que nous avons eu l'honneur et le plaisir de rencontrer (en février 2019) avant sa mort en mai 2022, aurait été semblablement

30. Lydia Flem, *Comment j'ai vidé la maison de mes parents*, Seuil, « La librairie du XXI^e siècle », 2004.

31. Les monologues de François Bon s'écriraient dans un « *désir d'adresse* » (Dominique Viart, « François Bon, la convocation au théâtre », *Études théâtrales*, vol. 33, n° 1, 2005, p. 97, en italique dans le texte).

32. Christine Montalbetti, *Mon ancêtre Poisson*, Paris, P.O.L., 2019 ; *Ce que c'est qu'une existence*, Paris, P.O.L., 2021 ; *Romans américains*, Paris, P.O.L., 2022 ; *Le relais des amis*, Paris, P.O.L., 2023.

33. Michèle Bacholle, « Les lettres d'hommage de Linda Lê », *Études françaises*, vol. 55, n° 1, 2019, p. 105.

amenée à interroger ces liens entre l'écriture et ce qu'elle désignait elle-même comme le pouvoir de l'absence. Pour elle qui concevait la lettre comme une forme adaptée à l'expression d'un chagrin ou d'un mal particulier, les mots pouvaient interpeller et faire apparaître une personne disparue. Ainsi n'est-il peut-être pas surprenant que dans son œuvre, comme dans l'écrit épistolaire en général, l'absence se présente sinon comme moteur du discours, du moins comme condition pouvant donner naissance aux énoncés adressés. En recourant aux apostrophes, aux interpellations et aux interjections, LYDIE SALVAYRE, pour sa part, cherche à « donner à la parole écrite l'impact de la parole vive », provocatrice. Notamment récompensée par le prix Goncourt pour *Pas pleurer*³⁴, notre interviewée a bien voulu revenir avec nous sur sa démarche interpellatrice dans certains textes. Il lui semble que la vive expression, de la colère par exemple, est un moyen singulièrement efficace pour « mordre » la lectrice pour qu'elle ne s'assoupisse pas, pour la « réveiller », voire la sensibiliser à certains problèmes d'actualité. Chez Salvayre, la démarche qui nous intéresse serait alors compatible avec la « posture d'interrogation³⁵ » et « l'esprit anticonformiste » qu'on lui connaît. Cette démarche se confirmerait plus encore dans ses tout derniers livres : une série de quinze lettres coléreuses *Rêver debout* et un « pamphlet » intitulé *Irréfutable essai de successologie*³⁶.

Cette volonté d'engager la lectrice dans un questionnement, dans une réflexion ou par une série de confidences, et, dans ce cadre, de l'émouvoir ou de la troubler, semble partagée par plusieurs écrivaines dont nous recueillons ici les propos. Pour la romancière, essayiste et chroniqueuse littéraire CAMILLE LAURENS, dont l'intention est d'écrire « dans un souci de vérité³⁷ », s'adresser au « vous », comme il lui arrive de le faire dans *Philippe*³⁸ et *La petite danseuse de quatorze ans*³⁹ par exemple, c'est, dit-elle, « interpeller le public » et entreprendre de l'embarquer dans son entreprise, de dévoilement ou encore d'enquête. Par ailleurs, pour LAURENCE TARDIEU, autrice notamment connue

34. Lydie Salvayre, *Pas pleurer*, Paris, Seuil, 2014.

35. Warren Motte, « Dans le vif du vivant », dans Warren Motte (dir.), *Lydie Salvayre, maintenant même*, Lincoln (NE), Zea Books, 2021, p. 7.

36. Lydie Salvayre, *Rêver debout*, Paris, Seuil, 2021 ; *Irréfutable essai de successologie*, Paris, Seuil, 2023.

37. Camille Laurens, « Ce que ça cache », *Le Coq-héron*, vol. 219, n° 4, 2014, p. 11.

38. Camille Laurens, *Philippe*, Paris, P.O.L., 1995.

39. Camille Laurens, *La petite danseuse de quatorze ans*, Paris, Stock, 2017.

pour *La confusion des peines*⁴⁰, qui a par ailleurs signé avec son récent livre *D'une aube à l'autre*⁴¹ un récit dans lequel elle raconte « les cinq mois de calvaire auprès de son fils leucémique⁴² », s'adresser à l'aide de mots qui « sont l'expression de la vie » revient à vouloir toucher autrui. MARIE NIMIER entend, généralement, livrer des histoires susceptibles de « déranger⁴³ ». Toutefois, avec *Les confidences*⁴⁴, la romancière, dramaturge et parolière, autrice tout dernièrement de *Petite sœur*⁴⁵, prétend se confronter elle-même à l'étonnante parole d'inconnus en la captant. En détournant les confidences à elle adressées, Nimier se serait rappelé le genre de divulgation dont, selon elle, on lui aurait fait part par lettre, après la parution de son roman d'inspiration autobiographique, *La reine du silence*⁴⁶. Enfin, dans l'interview par laquelle se clôt notre deuxième partie, COLOMBE SCHNECK, écrivaine, réalisatrice de documentaires, journaliste et chroniqueuse, a bien voulu définir pour nous le sens, ou le pouvoir, qu'elle accorde à l'adresse. Il lui semble qu'un peu à la manière d'une lettre à une amie, à un ami, ses livres donnent des « nouvelles » d'elle, de son état d'esprit au moment de l'écriture. Dans ce sens surtout, ses livres seraient chacun une missive. S'adresser, nous explique-t-elle, ce serait parfois répondre à des choses lues, entendues. À l'occasion, ce serait « témoigner d'une sorte de gratitude ou de reconnaissance pour quelque chose qui a été donnée ». Ce remerciement lui permettrait de dire au revoir, de mettre un point final à une histoire, comme elle le fait, d'après elle, dans *Dix-sept ans*⁴⁷.

Comme nous le disions, dans le livre comme dans la lettre, les mots sont par essence une adresse. Ils sont destinés à être reçus, lus, compris. Faute de quoi ils restent « lettres mortes ». Ainsi, si nous avons choisi de faire figurer en guise de postface l'entretien réalisé avec SYLVIE LE BON DE BEAUVOIR, c'est qu'il nous a semblé important de donner la parole pour finir à la fille adoptive de Simone de Beauvoir – l'héritière de son

40. Laurence Tardieu, *La confusion des peines*, Paris, Stock, 2011.

41. Laurence Tardieu, *D'une aube à l'autre*, Paris, Stock, 2022.

42. Raphaëlle Leyris, « *D'une aube à l'autre*, de Laurence Tardieu : précis de survie », *Le Monde*, le 21 janvier 2022. https://www.lemonde.fr/livres/article/2022/01/21/d-une-aube-a-l-autre-de-laurence-tardieu-precis-de-survie_6110487_3260.html

43. Karin Schwerdtner, « Marie Nimier : se risquer à raconter (des histoires) », *Le (beau) risque d'écrire. Entretiens littéraires*, Montréal, Nota bene, 2018, p. 51.

44. Marie Nimier, *Les confidences*, Paris, Gallimard, 2019.

45. Marie Nimier, *Petite sœur*, Paris, Gallimard, 2022.

46. Marie Nimier, *La reine du silence*, Paris, Gallimard, 2004.

47. Colombe Schneck, *Dix-sept ans*, Paris, Grasset, 2015.

œuvre, de ses papiers privés et de ses manuscrits – sans qui les correspondances de la grande intellectuelle seraient restées inédites et donc sans écho public. C'est aussi grâce à notre interviewée que l'on peut consulter la correspondance Sartre-Beauvoir à la Bibliothèque nationale de France. En mettant ainsi en valeur les réflexions recueillies à ce sujet de la part de l'éditrice scientifique de *Lettres à Sartre*⁴⁸, de *Lettres à Nelson Algren*⁴⁹, de *Correspondance croisée*⁵⁰ et de *Lettres d'amitié*⁵¹, nous voulions souligner par ailleurs la place que les lettres, celles en particulier d'écrivaines comme Beauvoir, occupent aujourd'hui sur la scène littéraire, et de manière corollaire, l'intérêt accru que l'on porte à leur lecture.

Chacune à sa manière, nos interviewées expriment une certaine nostalgie de l'époque, pas si lointaine, où l'on pouvait attendre avec impatience l'arrivée du courrier postal. Certaines soutiennent avoir (eu) besoin, pour écrire ou publier, de destiner un texte à autrui, de sentir le regard d'une éditrice, d'un éditeur, d'imaginer une lectrice particulière les lisant. D'autres ont (eu) besoin, pour certains projets, de puiser dans des archives de correspondances entre autres papiers ou sources. Pour plusieurs d'entre « nos » autrices, l'apostrophe, l'interpellation et les modalités jussive ou interrogative – procédés que nous associons d'habitude à la parole et, par extension, à la lettre – restent des moyens efficaces de garder contact avec la lectrice, de la solliciter, de lui faire prendre parti, ou, comme le disait Kafka, de la « réveiller [...] d'un coup de poing sur le crâne⁵² ». Au terme de ces échanges, nous avons alors bien compris le « goût » que les écrivains, femmes en particulier, ont parfois pour l'écriture qu'on qualifierait d'« adressée ».

48. Simone de Beauvoir, *Lettres à Sartre*, tomes I et II, Paris, Gallimard, 1990.

49. Simone de Beauvoir, *Lettres à Nelson Algren*, Paris, Gallimard, 1997.

50. Simone de Beauvoir et Jacques-Laurent Bost, *Correspondance croisée, 1937-1940*, Gallimard, 2004.

51. Simone de Beauvoir, Élisabeth Lacoïn, Maurice Merleau-Ponty, *Lettres d'amitié, 1920-1959*, Paris, Gallimard, 2022.

52. Franz Kafka cité plus loin dans notre entretien avec Lydie Salvayre.